

## Jean SCHAEFFER, sentinelle oubliée de la Guerre Froide. Un parcours singulier

### Le contexte

L'acte de capitulation du III<sup>e</sup> Reich en mai 1945 est complété par le protocole de Londres, dont la première version date de 1944, fixant l'organisation de l'occupation de l'Allemagne par les Alliés américains, britanniques et soviétiques. Ce protocole fera l'objet d'un additif, en septembre 1945, intégrant la France comme nation également occupante.

Chaque nation occupante a sous son autorité une zone définie (cf. carte).



© « 1945, la marche vers la paix », Trésor du patrimoine 2005

Des accords bilatéraux autorisent le déploiement de missions militaires de liaison dans une autre zone pour, officiellement, la surveillance du territoire occupé et l'amélioration des relations entre les Soviétiques et les trois autres nations. Le premier accord bilatéral intervient, le 16 septembre 1946, entre les Britanniques et les Soviétiques. Trente et un Soviétiques sont autorisés à circuler dans la zone britannique et réciproquement. Les Américains suivent en mars 1947, puis les Français en avril 1947, avec des contingents plus faibles, de l'ordre d'une vingtaine de militaires. Les trois missions militaires occidentales dans la zone soviétique sont stationnées à Postdam. La mission militaire soviétique de liaison (MMSL) dans la zone française est déployée à Baden-Baden, celle dans la zone américaine à Francfort et celle dans la zone britannique à Bünde, près de Hanovre.

L'objectif des missions militaires occidentales consiste à rechercher du renseignement sur l'organisation, l'ordre de bataille, les tactiques et les matériels militaires du groupe de forces soviétiques en Allemagne (GFSA) et l'armée est-allemande (Nationale Volksarmee - NVA). Les missions soviétiques, quant à elles, ne font pas le même travail que leurs homologues. Leur action est plus souterraine

dans la recherche de renseignements. Outre des objectifs militaires majeurs, elles mènent des reconnaissances d'itinéraires pour les jalonnes des forces soviétiques. Elles ont également des missions plus clandestines : recrutements de sources, exfiltrations d'agents, levées de boîtes à lettres mortes, soutiens d'opérations des services spéciaux soviétiques (KGB et GRU).

Créé le 30 janvier 1946, le service de sécurité militaire (SSM, armée de terre) en zone d'occupation française assure la surveillance de la MMSL.

Les missions militaires de liaison sont dissoutes le 30 juin 1991 avec le retrait des forces soviétiques d'Allemagne, après la chute du « mur de Berlin » en novembre 1989 et la réunification allemande en octobre 1990.

### **Le premier contact de Jean SCHAEFFER avec le renseignement**

Jean SCHAEFFER naît le 18 janvier 1938 à Dudelange au Luxembourg où l'on parle le dialecte germanique. Son père, enrôlé dans l'armée allemande, est tué lors de la bataille de Normandie, dix jours après le débarquement. À 12 ans, il devient français après le remariage de sa mère avec un militaire français. À 18 ans, devant l'appel au service national, il s'engage pour deux ans dans l'armée de l'air. Après une première affectation à Chartres puis à Versailles au Commandement des Réseaux pour la fourniture de quartz, il rejoint Friedrichshafen, en Allemagne, en août 1957.



Jean SCHAEFFER

C'est là, à l'occasion du 14 juillet 1958 qu'il fait la connaissance de Hannelore, qui deviendra son épouse. Rayé des contrôles de l'armée de l'air en février 1959, il retourne au Luxembourg où il trouve un emploi dans la sidérurgie durant trois années.

En 1962, il déménage pour rejoindre Friedrichshafen en Allemagne. Employé par la société DORNIER, de 1965 à 1967, il traduit en français et en allemand les différents documents élaborés par des équipes d'ingénieurs travaillant sur le projet de l'avion de patrouille maritime « Atlantic », fluidifiant ainsi les échanges et la coopération entre les directions de programme d'un projet stratégique multinational retenu par l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN).

En 1967, il est de retour en France. Embauché chez SAVIEM à Suresnes, il traduit des documents techniques en allemand et en français dans le cadre d'une coopération avec la société allemande MAN qui fournit les moteurs pour les poids lourds SAVIEM.

Repéré par les Renseignements Généraux (RG) depuis le début des années 60, notamment lors de la campagne électorale du Général De GAULLE pour l'élection présidentielle de 1962, il est contacté par un commissaire des RG durant les événements de mai 1968. Sa place dans la société et son entourage lui permettent

de côtoyer les représentants syndicaux et de renseigner les RG sur leurs intentions, voire de s'opposer à elles.

Face à la situation générale en France, Hannelore le convainc de repartir en Allemagne. Avant de quitter la France, les RG le mettent en contact avec la Direction de la Sécurité Militaire (DSM) à Paris (en 1981, la DSM devient la DPSD – Direction de la Protection et de la Sécurité de la Défense).

### **Son entrée à la Sécurité Militaire (SM)**

À son retour en Allemagne en 1970, fort de son expérience de traducteur pour SAVIEM et MAN, Jean est employé chez le motoriste MTU à Friedrichshafen. En juillet 1971, alors qu'il se trouve à la piscine de Tettwang-Laimnau, il sauve de la noyade deux enfants. Ce sauvetage lui vaut un témoignage de satisfaction du Ministre Président du Land du Bad-Württemberg.

En avril 1975, il est contacté par la SM qui lui propose de travailler pour elle. Il n'hésite pas à quitter son emploi pour servir l'armée française et rejoindre l'arrondissement du Génie militaire de Constance comme secrétaire-traducteur. Son nom de source (ou d'honorable correspondant) est « Sierra », S en alphabet radiophonique international, S comme la première lettre de son nom.

La mission de renseignement, qui lui est confiée, consiste à surveiller un professeur français de l'université de Constance connu comme membre du Groupe International Marxiste (GIM), mouvance proche de « la bande à Meinhof ». Pongiste aguerri, chaque semaine, il s'entraîne au club de pingpong de l'université afin de multiplier ses contacts. S'intégrant avec finesse dans cette mouvance, il obtient des renseignements relatifs aux actions d'entrave planifiées par des groupes de manifestants devant les casernes françaises, notamment lors des départs en manœuvre. Grâce à sa perspicacité, l'état-major du Commandant en Chef des Forces Françaises en Allemagne (CCFFA) et les unités du 2<sup>e</sup> Corps d'Armée (2<sup>e</sup> CA) peuvent prendre les mesures qui s'imposent pour garantir leur intégrité et leur liberté d'action.

En début d'année 1976, il a un entretien avec un colonel de la SM à Baden-Baden pour évoquer l'opportunité d'un nouvel emploi relatif à la surveillance de la Mission Militaire Soviétique de Liaison (MMSL) près le CCFFA, à partir d'un poste d'observation.

Jean accepte, succédant ainsi aux gendarmes et aux RG. Toute la famille déménage pour rejoindre Baden-Baden, le 1<sup>er</sup> mars 1976, loin d'imaginer l'aventure qu'elle va connaître.

### **Jean SCHAEFFER, la sentinelle oubliée de la Guerre Froide**

La première surprise, que la famille découvre dès son arrivée, est l'état vétuste de la villa, bien qu'elle soit située dans un quartier huppé, au 18 Zeppelinstrasse. Jean obtient une rénovation complète.

Les locaux de la MMSL font face à la villa. Pour commencer sa surveillance, Jean ne dispose que d'un appareil photographique, d'une paire de jumelles et d'un périscope.



Les géraniums permettent de camoufler le matériel de prise de vue. À l'automne, ils sont remplacés par des bruyères

Ayant rapidement appréhendé ses besoins en matériels, il pousse ses demandes à la SM de Baden-Baden. Les bonnes relations de la SM avec le Militärischen Abschirmdienst, ou MAD (sécurité militaire allemande) favorisent un prêt de matériel complémentaire de la part de ce dernier jusqu'en 1981. Au fur et à mesure, les matériels fournis renforcent ses capacités pour assurer dans de bonnes conditions sa mission de surveillance. Il installe son poste d'observation dans la chambre parentale.

Fort du dossier relatif à la composition de la MMSL fourni par la SM, Jean s'astreint à reconnaître visuellement les différents membres de la mission, tant les militaires que leurs familles, et s'attache à remarquer des attitudes particulières. Lorsqu'il reçoit, en octobre 1976, la fiche du capitaine CHOURINOV, il demande à la SM le rôle de ce nouveau venu. En retour, on lui apprend que ce capitaine est officier du KGB (service secret russe) avec une hypothèse : la surveillance des membres de la MMSL. Mais ce cas n'est pas unique. Dans les années 80, le commandant LEONOV, officier de liaison auprès de l'état-major du CCFFA, semble appartenir au KGB. Un second séjour de cet officier dans le même poste conforte cette appréciation.

Au fil du temps, Jean continue d'étoffer ses moyens, adaptant en conséquence ses propres procédures. Il dispose d'un matériel photographique performant capable d'être utilisé discrètement de nuit, d'un appareil polaroid pour réaliser des photographies immédiatement exploitables, de caméras vidéo et d'enregistreur, de récepteurs radio et même des jumelles de vision nocturne. Afin de suivre les relations germano-soviétiques, il regarde les actualités télévisées allemandes allant jusqu'à prendre des photographies d'écran. Ce mode de récupération de l'information lui permet, en 1981, d'identifier et de signaler la venue, à la MMSL, de l'ambassadeur de l'Union Soviétique en Allemagne.



Photo d'écran de télévision Visite de l'ambassadeur SEMIONOV à la MMSL en 1981

Jean bénéficie également de la télévision soviétique après qu'une parabole a été installée sur la demande de la MMSL, grâce à un cheminement très discret des câbles par son grenier, permettant si nécessaire de couper la réception dans les locaux de MMSL.

En janvier 1979, Jean va connaître un épisode digne d'un film d'espionnage, qui fait grand bruit en Allemagne de l'Ouest. Le 19, Reiner Paul FÜLLE, employé au centre de recherche nucléaire de Karlsruhe, est arrêté par le contre-espionnage allemand pour avoir transmis à l'Allemagne de l'Est des documents secrets relatifs aux technologies de retraitement de combustible nucléaire. Cette arrestation est due aux déclarations de Werner STILLER, transfuge de la Stasi (ministère de la sécurité d'Etat de l'Allemagne de l'Est). Le 20, FÜLLE réussit à s'échapper et à se cacher durant 3 jours dans la galerie d'art de Karlsruhe, puis rejoint Baden-Baden à vélo (30 km). Il se réfugie à la MMSL. Une opération est montée par la mission pour le rapatrier à l'Est. Jean suit cette extradition, ce qui lui vaut plusieurs entretiens avec les hauts responsables des services de contre-espionnage français et allemand. Mais le plus incroyable, en septembre 1981, FÜLLE est « retourné » et devient un agent double. Le 16 octobre 1981, il revient devant la MMSL dans le cadre d'un reportage sur son escapade par la télévision allemande, moment saisi par Jean.



Plaque d'immatriculation du Ford «Transit» de la MMSL ayant transporté Reiner FÜLLE caché dans une caisse jusqu'en Allemagne de l'Est

En décembre 1979, la MMSL connaît une certaine agitation due à l'intervention de l'URSS en Afghanistan. Face aux réactions de l'opinion, le chef de la mission demande à l'état-major du CCFFA le renforcement de la clôture périphérique, d'autant que certains manifestants font le pied de grue devant la mission. Jean en profite pour suggérer d'augmenter la hauteur de la clôture afin de rendre plus difficile un franchissement discret pour éviter de passer devant son poste d'observation. Ce souhait sera suivi d'effet.



Manifestant devant la MMSL. A noter la hauteur de la clôture

En 1981, en pleine crise des euromissiles, Jean repère un nouveau venu en visite à la MMSL, qu'il identifie comme étant Juli KWIZINSKI, chargé d'affaires à Genève pour le désarmement. Il revient à la mission, en 1985, comme bras droit du ministre des Affaires Etrangères de l'URSS, Edouard CHEVARDNADZE. Jean aura la certitude de l'identité de KWIZINSKI en 1986, lors d'une émission à la télévision allemande où l'intéressé échange avec le ministre des Affaires Etrangères allemand. Sous l'ère GORBATCHEV, KWIZINSKI sera nommé ambassadeur à Bonn.



Juli KWIZINSKI lors de sa première visite à la MMSL      KWIZINSKI à la télévision allemande en 1986

Dans la même période, Jean aura également l'occasion de voir venir à la MMSL à trois reprises (1981, 1983 et 1984) Igor MAXINITCHEV, conseiller à l'ambassade soviétique à Bonn.



Visite de Igor MAXINITCHEV à la MMSL en 1981

L'identification de tous ces hauts fonctionnaires soviétiques passant par la MMSL démontre l'importance de cette mission pour l'URSS et met en évidence la qualité des renseignements fournis par Jean. Le 11 mars 1985 matin, il est le premier à annoncer la mort de Constantin TCHERNENKO à la suite d'une bourde de la MMSL qui a mis en berne le drapeau de la mission. Quelques minutes plus tard, le drapeau soviétique est à nouveau hissé et le crêpe enlevé. Sa mort est officiellement annoncée le 11 mars en fin d'après-midi; le communiqué du Kremlin mentionne le décès au 10 mars dans la soirée.

Durant ces quinze années de surveillance, Jean informe la SM (poste PSD à partir de 1981) de Baden-Baden sur les évolutions des moyens radio de la MMSL. Outre l'observation visuelle des différentes antennes, il assure une écoute radio.

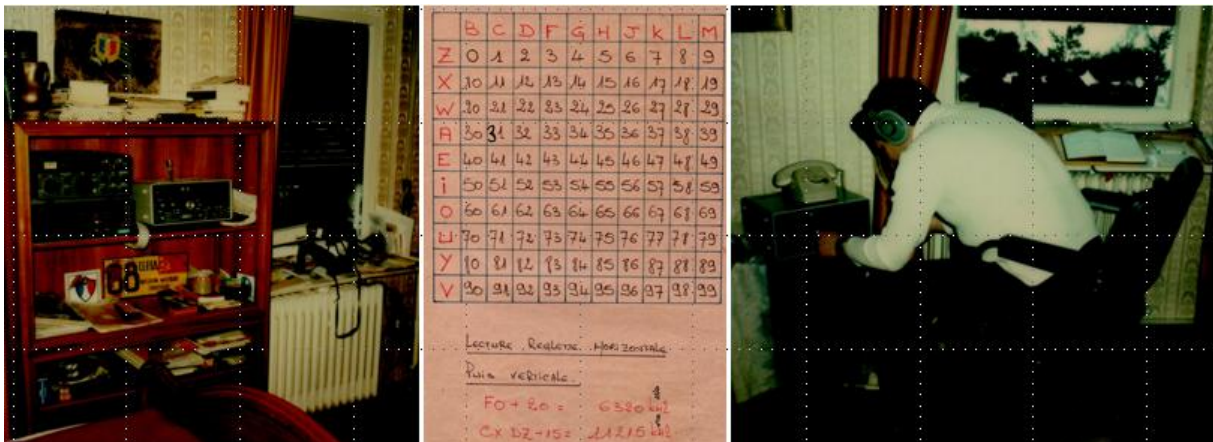


Antenne HF et installation d'une nouvelle antenne HF

N'étant pas un spécialiste en transmission, il note la fréquence de chaque vacation de la mission. Afin d'optimiser les écoutes, une procédure particulière est mise en place avec le centre d'écoute du 44<sup>e</sup> RT à Baden-Baden, qui lui donne une formation rapide.

Un code de camouflage est mis au point pour communiquer par téléphone la fréquence, le type de transmission (phonie, graphie, télétype) avec une phrase clé pour le début et la fin de la transmission :

début : « *décollage du boeing* » ; fin : « *atterrissage du boeing* »



Moyens d'écoute et grille de codage

De même, Jean est le premier maillon de la chaîne de l'organisation mise sur pied pour assurer la sécurité des zones interdites (temporaires ou permanentes) où se déroulent les manœuvres de l'armée française ou des membres de l'OTAN. Chaque exercice fait l'objet d'une note de service édictée par la SM de Baden-Baden, qui fixe les missions et les moyens des différents acteurs. La mission de Jean est de signaler le départ des véhicules de la MMSL et leur retour. Connaissant sur le bout des doigts les habitudes du personnel de la mission, il lui arrive, au vu de certains préparatifs, de demander à la SM s'il n'y avait pas une manœuvre alliée en préparation. La réponse positive révèle que la MMSL reçoit des renseignements externes. De par son expérience, il peut avoir une idée de l'importance de la manœuvre alliée en voyant arriver un renfort à la MMSL qu'il ne manque pas de rapporter.



Blocage d'un véhicule de la MMSL par la gendarmerie en zone interdite lors d'une manœuvre de l'OTAN

Chaque visite à la MMSL fait l'objet d'un compte rendu, voire d'un rapport. Parfois, Jean prend en filature le visiteur, notamment s'il est inconnu, jusqu'à son véhicule systématiquement laissé à distance de la mission. Une de ces filatures lui a donné des sueurs froides lorsque la personne suivie fait demi-tour et se dirige vers lui. Un grand moment d'incertitude ! Mais Jean reprend sa filature et découvre qu'elle rentre dans une maison éloignée de la MMSL. Il apprend plus tard que cette maison abrite un office notarial qui a des relations avec l'ambassade soviétique à Bonn.



Prises de vue de différents contacts se présentant à la MMSL

## Epilogue

À plusieurs reprises, Jean SCHAEFFER a vu défiler à son observatoire nombre d'autorités françaises et alliées. L'organisation, les moyens et les procédures qu'il a mis en œuvre pour assurer sa mission de surveillance ainsi que les renseignements fournis ont toujours suscité les plus grands éloges de ses visiteurs. D'ailleurs, en 1983, son travail est distingué par un témoignage de satisfaction du ministre de la défense, Charles HERNU.

Outre son engagement personnel, c'est toute la famille qui se trouve impliquée. Les enfants ne reçoivent jamais leurs « copains » à la villa.

Lorsque Jean s'absente ou récupère lors d'une nuit agitée, c'est Hannelore qui assure la surveillance. Aujourd'hui, si Jean a un trou de mémoire ou une hésitation sur une date, un nom, même des membres de la MMSL, Hannelore lui donne instantanément.

Cette aventure s'achève en 1991 avec la chute du mur de Berlin et le départ des « popofs », comme Jean les appelle.

Jean rejoint le bureau renseignement et relations extérieures comme traducteur, voire parfois comme interprète du Commandant en Chef des Forces Françaises en Allemagne, jusqu'à sa mise à la retraite en 1997.

Malgré les interventions de ses chefs pour honorer ses mérites, Jean SCHAEFFER reste une sentinelle oubliée de la Guerre Froide. Après ces quinze années de dévouement corps et âme, souhaitons-lui de voir un jour ses services exceptionnels au service de la Nation reconnus aux yeux de tous.

*Article rédigé à partir du témoignage  
de Jean SCHAEFFER à JM D*